

LA MISSION DU SARARE

HENRI ROCHEREAU,
OUVRIER DE L'ÉVANGILE

Par Diego Jaramillo,cjm

Dans l'est de la Colombie se trouve une région montagneuse, le Sarare, qui, au début de ce siècle, était couverte par la forêt tropicale. Les nombreuses rivières qui la traversaient avaient donné leur nom aux Indiens qui vivaient sur leurs rives ou sur les flancs des massifs montagneux voisins les Cobarias, les Tegrias, les Bongotas, qui tous appartenaient à la famille des Tunebos, et représentaient environ huit mille personnes. L'Église s'intéressait à cette région, et désirait apporter l'Évangile à ses habitants. Quant au gouvernement, il souhaitait coloniser le Sarare et y tracer des chemins qui permettraient d'amener le bétail depuis les immenses pâturages des Llanos jusqu'aux marches de Cucuta et de Pamplona.

Pour réaliser ces entreprises, celle de l'évangélisation et celle de la colonisation, surgit un homme providentiel, Henri Rochereau, prêtre eudiste, qui fit du Sarare l'objet de son amour. Le P. Henrique est mort à Bogota il y a 25 ans; cet article et le petit livre qui va paraître prochainement veulent être un modeste hommage à la mémoire de cet eudiste missionnaire.

UN PRÊTRE DU DÉBUT DU SIÈCLE.

Henri Rochereau est né en France en 1880. Brillant élève des Eudistes au collège Saint-Martin de Rennes, il entra dans la congrégation de ses éducateurs. À cause de l'expulsion des congrégations religieuses en France, en 1903, il termina ses études théologiques en Belgique, et deux ans plus tard, en juin 1905, fut ordonné prêtre. Envoyé en Colombie, il travailla d'abord au séminaire de Cartagène, puis en 1908, à celui de Pamplona.

Pamplona fut vraiment la ville du P. Rochereau. Il y résida 18 ans. C'est là qu'il fonda un célèbre musée d'Histoire Naturelle, qui devait compter 20000 pièces animaux, plantes, minéraux, ou restes des anciennes cultures indigènes qui florissaient dans l'est de la Colombie au 15e siècle.

En 1914, à cause de la première guerre mondiale, Henri Rochereau rentra en France; il fut incorporé dans l'artillerie et envoyé sur le front de l'Yser. En avril 1915, il fut blessé de quatre balles et asphyxié par les gaz alors qu'il défendait sa batterie.

Sa conduite au combat lui valut deux citations à l'ordre de l'armée, et la promotion de sous-lieutenant en 1915, puis de lieutenant en 1917. Décoré de la croix de guerre, il

devait devenir officier de la Légion d'Honneur. Fait prisonnier par les Allemands, il connut divers hôpitaux et de nombreux camps de prisonniers Standen, Roulers, Gand, Duisbourg, Guthersloh, Kattenvenne, Munster, Werl, Eutin, Magdebourg, Limbourg.

À Munster, il fonda le séminaire Notre-Dame de la Merci, qui permit à 148 séminaristes de poursuivre leurs études durant leur captivité; l'un d'eux, Joseph Lefèbvre, devait devenir archevêque de Bourges et Cardinal de la Sainte Église romaine. Le séminaire fonctionna de janvier 1916 à juin 1917, fut ensuite supprimé, mais reprit à Limbourg de juillet à novembre 1918.

Après la guerre, le P. Henri revint en Colombie reprendre ses activités: donner des cours, consulter les archives, écrire des livres et publier des articles dans la Revista de los Sagrados Corazones qu'il fonda en 1922. De tels services suffiraient à lui mériter le souvenir reconnaissant de la province eudiste de Colombie, mais son esprit missionnaire trouva, pour s'exprimer, une oeuvre nouvelle à laquelle s'attacherait son nom la mission du Sarare.

LA DÉCOUVERTE DES TUNEBOS.

Déjà, en janvier 1914, le Padre Henrique avait voyagé au Sarare où il cherchait des animaux et des plantes pour son musée. Le gouvernement régional lui confia en outre la charge de faire un rapport sur la région, son climat, ses ressources, ses possibilités économiques, ses habitants. Dans ce but, il parcourut tout le pays du nord au sud, levant des cartes et cherchant des routes pour le passage du bétail. Ce fut sa première rencontre avec la forêt, avec les bêtes sauvages, et avec les indiens tunebos. Laissons-le raconter lui-même:

"C'était un dimanche et je célébrais la messe, bonheur dont j'avais été privé depuis pas mal de temps. Au moment de commencer l'"Agnus Dei", j'eus une distraction aussi brusque que forte: devant l'autel, aussi étonné que je l'étais moi-même, il y avait un indien tout nu, avec son arc et ses flèches. Mon acolyte s'occupa de lui, et après la messe, nous avons lié conversation par gestes".

À son retour, le père Henrique proposa à l'évêque du diocèse, Monseigneur Évariste Blanco, d'entreprendre l'évangélisation du Sarare. On pensa à une communauté de trappistes, dont on disait qu'ils étaient habiles pour coloniser et qu'ils avaient donné en Chine, d'excellentes preuves de leurs capacités. La guerre en Europe empêcha la réalisation, mais le P. Henrique continuait à mûrir le projet. Pendant sa captivité, il prit contact avec les trappistes de l'abbaye de Sept-Fons, pour les inviter à entreprendre cette mission.

Comme les moines demandaient pour leur fondation de vastes terrains, le P. Henrique se rendit au Sarare, en décembre 1923, à la recherche de terres en friche. Il parcourut de nouveau le Sarare jusqu'à "El Porvenir", très belle région limitrophe de l'Arauca, pour découvrir des terrains aptes à l'agriculture, faire des relevés topographiques et prendre contact avec les indiens.

Maintenant que des routes sillonnent ces territoires, que la forêt est abattue. que

les avions font en quelques minutes des trajets qui exigeaient des semaines, il est difficile d'imaginer les efforts qu'imposait un voyage sur des chemins étroits sans aucun entretien, transformés par la pluie constante en bourbiers, ou envahis par la végétation exubérante. Au delà, c'étaient des pistes d'indiens ou des sentiers qu'il fallait ouvrir dans la forêt, à la machette, en évitant de s'embourber, au milieu des lianes et des arbustes, des crevasses et des ruisseaux. Le plus difficile était de franchir les rivières. On en traversait certaines à gué, l'eau jusqu'à la poitrine, d'autres grâce aux fameux câbles transbordeurs. L'un d'entre eux, sur le rio Cubugon, laissa des marques aux mains et dans la mémoire. Le père évoquait ainsi son passage:

"L'amour propre m'empêchait de montrer ma frousse. Accroché par les bras et par les jambes, je me lançai dans le vide. Jusqu'au milieu, le câble glissait entre mes mains et les déchirait terriblement. Au milieu je prends un temps de repos, suspendu par l'articulation du coude. La rivière me semble immense et précipite avec un bruit assourdissant ses flots d'eau verte couverts d'écume. Jusqu'au milieu, ça va, mais la remontée vers l'autre rive, avec mes mains déchirées et le poids du corps, offre de terribles difficultés. À moins de dix mètres de la rive gauche, le câble présente un noeud, et c'est seulement après bien des efforts que je réussis à faire un atterrissage qui n'a rien d'élégant!"

Si, durant le jour, la marche est difficile, la nuit, le repos n'est pas plus agréable. De loin, cela paraît poétique un abri de feuilles de palmier dans une clairière, un silence rompu seulement par le coassement des grenouilles, ou, au petit jour, par le jacassement des perroquets, l'obscurité où scintille le vert phosphorescent de certaines mousses et où dansent les vers luisants.

Mais la réalité, c'étaient des nuées de moustiques qui, sans interrompre leur note aiguë, laissaient le corps tout marqué de points rouges et de brûlures cuisantes; et le danger de rencontrer des tigres, des serpents, des tapirs ou des phacochères. Au cours de ses années de mission, le père Henrique parlera de ces expériences désagréables: un jour c'est un petit tigre:

"A quelque pas, nous arrivons à voir un animal blotti qui nous regarde ses yeux verts, phosphorescents, ont une expression étrange et fascinante. L'animal n'est pas très grand, mais superbe avec son pelage doré semé de taches noires. Nous visons lentement, mais la bête sauvage devine notre intention et s'élance comme une flèche au plus touffu de la montagne..."

En d'autres occasions, ce sont les serpents: il lui arrive une fois de tuer sept cuatronarices dans son campement; un autre jour, les trois explorateurs se trouvent en face d'un eunectes:

"Derrière une pierre, un énorme serpent nous attend. Il est magnifique. Sur un fond brun, des triangles noirs bordés d'or composent son vêtement. La tête dressée, aplatie, un petit trou entre les yeux et les narines, une espèce dont la morsure donne la mort en dix minutes.

Je m'approche lentement. Nicolas lui envoie une décharge dans la tête; l'animal

ne bouge pas, mais il a été blessé au cou, je lui envoie trois coups de feu et il frémis une nouvelle décharge lui brise la mâchoire inférieure. Je le crois mort et le touche avec un bâton; il s'éloigne lentement, et Antonio l'achève à coups de bâton. Le corps, gros comme une jambe d'homme, mesure plus de deux mètres".

L'exploration achevée, on choisit un lieu pour établir le centre de la mission. Santa Librada, un petit domaine de 30 hectares. Tout autour, l'arpenteur improvisé avait mesuré 413 autres hectares, en friche, mais dont on ne put obtenir la propriété. Pendant ce temps, on recevait le courrier des trappistes.

Ceux-ci n'avaient pas réalisé quel projet héroïque on leur proposait, et demandaient quelles étaient les villes les plus proches, les chemins de fer, les services médicaux, les vocations éventuelles, exactement tout ce qui faisait défaut au Sarare. C'est pourquoi Monseigneur Rafael Afanador, évêque de Pamplona, et le père Henri les laissèrent de côté et décidèrent de se lancer eux-mêmes dans l'entreprise.

LES DÉBUTS DE LA MISSION.

Le P. Henri passa toute l'année 1924 en préparatifs achats et discussions, articles de revue, tractations avec le gouvernement national, le gouvernement provincial, lettres aux amis, correspondance avec le supérieur provincial, le P. Mathurin Jehanno, et avec le supérieur général, le P. Albert Lucas, qui devait autoriser le P. Rochereau à assumer la responsabilité de cette oeuvre en vivant hors d'une communauté.

L'évêque du diocèse écrivit au Père Général pour lui demander le Père Rochereau "à cause de sa connaissance de la région et des tribus, à cause du grand désir qu'il a de collaborer à cette oeuvre, et parce que sa constitution physique exceptionnelle lui permet d'y travailler sans fatigue excessive." Contre toute attente, le P. Général accorda l'autorisation, ce qui, pour le P. Henri, fut "la plus grande joie de sa vie après celle de l'armistice".

C'est alors que le P. Rochereau obtint la collaboration de quelques religieuses colombiennes, fondées précisément pour l'évangélisation des indigènes par la Madre Laura Montoya, dont la cause de béatification est actuellement instruite à Rome. À la fin de l'année, avec le frère coadjuteur Jean-Baptiste Botello et un petit groupe de soeurs missionnaires, il partit pour le Sarare. Le 8 décembre 1924 l'oeuvre fut officiellement inaugurée par une messe chantée, où, au chant des religieuses, se mêlait celui des merles, des coqs d'Inde et des pintades.

Alors commença le travail, et avant tout la construction matérielle. La pauvreté était totale et le P. Henrique dut faire tous les métiers: d'abord architecte et maçon: les constructions toutes simples de la mission furent son oeuvre, bâties en torchis qu'il pétrissait lui-même: la chapelle, la maison des soeurs, les ateliers, le moulin à sucre, son propre logement... et consolider les toits, parce que la saison des pluies, au Sarare, dure toute l'année: il pleut quand la lune croît et quand elle décroît, à la nouvelle comme à la pleine lune, car l'astre des nuits influe évidemment sur les nuages et sur la pluie. En belle saison, il pleut, et en hiver, il pleut un peu plus.

Ensuite il devint charpentier, d'abord à la machette, puis avec des outils rudimentaires, il fabriqua des lits, des chaises, des tables, des étagères, des bardeaux, et, dans le secteur liturgique de son atelier, des prie-Dieu et des confessionnaux ceux-ci avec une paroi percée d'une multitude de trous les plus gros pour les péchés mortels, les plus petits pour les péchés véniels, affirmait le menuisier-confesseur.

Puis le père fit une adduction d'eau: un canal long de deux kilomètres et demi qui n'avait pas l'élégance des aqueducs romains, mais qui procurait en abondance l'eau fraîche.

Il remplissait enfin l'office de coiffeur: ses ciseaux étaient célèbres et causèrent plus d'un péché de vanité dans l'aristocratie tunebo. Il y ajoutait la fonction de médecin et d'infirmier. Sa première guérison, qu'il appelait son premier miracle, fut celle d'une des religieuses qui souffrait d'une paralysie faciale qui l'empêchait de parler et de manger. Le médecin improvisé découvrit qu'il manquait une dent à la malade, et profita de la brèche pour introduire, après l'avoir désinfectée à l'alcool, sa propre pipe, pour l'alimenter en lait.

Devant un si étrange biberon, la religieuse prit un fou-rire qui débloqua sa mâchoire. Naturellement, au milieu de tant d'occupations, le P. Henri ne songeait qu'au Sarare. Mgr. Pérez Hernandez racontait que, lors d'une visite qu'il fit en France à la mère du P. Henri, celle-ci lui dit "Henri ne me parle que du Sarare. Qu'est-ce donc?" Et quand le père Pérez le lui eut expliqué, Madame Rochereau répliqua. " Je comprends! toujours les folies d'Henri: la Colombie et l'évangélisation des infidèles!"

Et en effet, avant d'être maçon, coiffeur, menuisier ou infirmier, le P. Henri fut un évangéliste. Dans une de ses lettres à l'évêque du diocèse, il dit "Ce n'est pas pour ma satisfaction personnelle que je suis au Sarare. J'entreprends à 46 ans une existence de misère, au moment où l'homme désire bien plus une vie d'études et de régularité que d'aventures. J'ai eu à sacrifier mes études et à les remplacer par un travail de manoeuvre et de muletier, pour une vie totalement contraire à mes goûts et à mon éducation... je mène une vie solitaire, après tant d'années passées dans des communautés où régnait la plus parfaite cordialité... mais nous savons ce qu'a coûté à Notre Seigneur le salut des âmes et il nous appelle à participer à son oeuvre rédemptrice. Même si tant d'efforts n'ouvraient le ciel qu'à un seul Tunebo, nous accepterions une vie mille fois pire".

Réellement, par amour des indiens, le P. Henri a supporté bien des épreuves: plaies aux jambes, chutes et coups, sandales réparées avec du fil de fer vêtements déchirés; et la faim puisqu'il avait pris le régime des Tunebos: des bananes, du manioc, un peu de café qu'il préparait une fois par semaine. Vivant auprès d'eux, il fut mordu un jour par un serpent qui voulait goûter la chair d'un français; mais alors qu'il se préparait "pour le grand voyage", son corps, qui était comme en bois, surmonta le choc du venin après une semaine de fièvre et de souffrance.

Il faisait tout par amour des Tunebos; il les accueillait, les visitait, leur ouvrait sa maison et partageait tout avec eux; il les soignait quand ils étaient malades, leur creusait une tombe à leur mort; et ce qu'il faisait pour les indiens, il le faisait aussi pour

les colons blancs. Un visiteur, qui l'appela "le grand Tunebo" le décrit ainsi "Il a réussi à devenir l'ami intime des Tunebos qui le consultent et l'apprécient comme leur chef. La chambre du père est leur chambre, ils y entrent comme s'ils y étaient propriétaires et seigneurs, avec une parfaite assurance. Ils ne lui volent rien, ils ne montrent pas d'envie, parce que le père a tellement veillé à leur être semblable qu'un tunebo n'imagine pas de le jalouser".

Et un autre visiteur, le P. Le Petit, supérieur provincial en 1927: "Je garderai de ma visite au Sarare un souvenir inoubliable. J'ai trouvé beaucoup à admirer, tant dans la nature, qui est grandiose et impressionnante, que dans la vie de sacrifice que mènent les soeurs missionnaires et leur généreux chapelain. C'est la chose la plus curieuse et la plus admirable de toutes les choses curieuses et admirables que j'ai pu contempler au Sarare. Je ne décrirai pas sa vie, son logement, ses travaux, son costume, sa manière de voyager, son zèle apostolique. Cela dépasse l'imagination et la vraisemblance. Il faut le voir de ses propres yeux. Allez-y et vous reviendrez pleins de stupeur et d'admiration."

PARLER LA LANGUE DES TUNEBOS

Le P. Henrique se fit Tunebo avec les Tunebos et se consacra à les connaître. Au début il s'était mis à parler avec les indiens un mauvais espagnol, comme eux. Mais c'était à ses yeux une mauvaise méthode. On risquerait de fabriquer des gens qui seraient chrétiens quand ils s'exprimeraient en espagnol, et resteraient païens quand ils parleraient leur propre langue.

Pour pénétrer les secrets de la langue tunebo, il étudia d'abord des vocabulaires déjà publiés, sans grand succès. Ensuite il inventa sa propre méthode un indien vint la lui enseigner. Le père faisait une pile de pièces de monnaie, et il en donnait une à l'indien pour dix minutes de leçon. Si son professeur traînait à répondre ou riait, le compte du temps recommençait à zéro. Peu importait s'il allait demander dix ou vingt fois le sens d'un mot.

Muni d'énormes listes de mots, le P. Henri passa bien des nuits à chercher, jusqu'à ce que se fit la lumière, la langue tunebo est une langue polysynthétique chaque mot est une phrase, et chaque syllabe comporte un sens qui se modifie selon la présence d'autres syllabes.

Parler tunebo, c'est savoir former des mots. Dans cette langue, il n'y a pas besoin d'adjectifs; tout ce qui modifie le sens d'un terme est incorporé à ce même terme, et non dans des mots qui s'y ajoutent; c'est pourquoi il y a des mots différents pour signifier la main fermée et la main ouverte, la main qui aide, la main qui demande, la main qui applaudit...

Le P. Henrique découvrit également les nuances de prononciation, et nota que si on n'en tenait pas compte, on pouvait enseigner à haïr Dieu et non à l'aimer, ou que Jésus avait tué au lieu de mourir sur la croix, ou encore on pouvait prononcer une étrange béatitude en proclamant heureux les faibles d'esprit! C'est pourquoi il s'efforçait chaque jour davantage de maîtriser le tunebo, car, affirmait-il, "la connaissance des langues indigènes est, avec la grâce de Dieu et la charité apostolique, l'unique chemin

des âmes". Ces efforts aboutirent à la publication d'une grammaire tunebo en 1926 et d'un vocabulaire en 1928.

Cette connaissance de la langue tunebo permit au P. Rochereau d'approcher la mentalité indigène. Il découvrit que les indiens se considéraient comme les "Uua", êtres supérieurs qui n'avaient rien à apprendre des blancs; ceux-ci devaient leur donner des cadeaux, non comme signes de bienveillance, mais comme un dû, presque comme un tribut.

Il est certain qu'ils demandaient fréquemment des objets, mais après les avoir examinés, ils les rendaient souvent, parce que "ça ne sert à rien". C'était une race désintéressée, satisfaite de répondre à ses besoins sans en créer de nouveaux. Aussi refusaient-ils la nourriture préparée par les blancs ou le feu allumé par eux, parce que "cela les enrhumait". Ils désignaient ainsi une maladie consistant en fièvres et malaises qui souvent les faisait mourir. Même de l'eau du baptême ils disaient qu'elle donnait le rhume.

L'UNIVERS RELIGIEUX DES TUNEBOS

Peut-être le point le plus difficile à comprendre dans la mentalité indigène, c'était leur conduite envers les malades et les morts. Quand quelqu'un tombait gravement malade, tous l'abandonnaient, même ses parents et ses proches, de sorte que beaucoup mouraient plus de faim que de maladie. Le mort, ils l'attachaient avec des lianes, ils le tiraient hors du village et l'abandonnaient dans un trou quelconque, et cela, sans exprimer de douleur, parfois même en riant. On pourrait croire que les Tunebos manquaient de sentiments religieux, et, de fait, ils n'étaient pas sensibles à la transcendance.

Pourtant le P. Henrique découvrit l'Olympe qu'ils vénéraient, à partir des chants ("Uerjyas") que les sorciers utilisaient pour les naissances, les mariages ou pour demander la pluie. Après avoir enivré un tunebo avec de la bière de banane, une religieuse lui dit qu'il ne savait pas chanter.

L'indien, piqué dans son orgueil, entonna divers chants, sur un ton monotone, et le P. Henrique, caché derrière une porte, les copia et passa ensuite des années à les interpréter. Ils étaient rédigés dans une langue archaïque, le paléotégria, de sorte que la traduction fut extrêmement difficile.

La connaissance de la langue et de la mentalité indigène permit au père de composer deux catéchismes; un pour les élèves et un pour les maîtres, et ainsi commença l'évangélisation des tribus. Pourtant le P. Rochereau se posait bien des questions certains baptisés, lorsqu'ils désiraient contracter mariage, allait chercher leurs "Kabiras", leurs fiancées, en milieu païen, sans se préoccuper de dispense.

Évidemment le Code de Droit canonique ne prévoit pas les situations de la forêt! De plus, se demandait le missionnaire, pourquoi demandent-ils le baptême? Dans quel but prient-ils Marie? Y avait-il des intérêts cachés, ou s'agissait-il de conversions authentiques? Ce fut un sujet de tensions entre les missionnaires. L'évêque était plutôt

indulgent et baptisait avec une relative facilité; le P. Henrique rappelait, lui, l'attente patiente de l'Église, et demandait d'être plus prudent pour répandre l'eau du baptême, en rappelant que le baptême n'est qu'un moyen et non un but en soi.

Mais au début, cette difficulté ne fut pas grande. Le P. Rochereau, pour sa part, offrit à saint Jean Eudes, pour sa canonisation en 1925, les premiers baptêmes: "Saint Jean Eudes nous a demandé de faire régner Jésus dans les âmes, et Jésus vient de prendre possession, comme roi, de dix-sept âmes de tunebos, en quelques mois de mission. Deux d'entre elles sont allées célébrer cette canonisation au ciel. Nous lui offrons ces âmes.

Il a cherché à étendre dans le monde le culte des Sacrés Coeurs de Jésus et Marie, et la forêt qui cache dans les ténèbres et les ombres de ses profondeurs le royaume de la haine de l'homme pour l'homme, du fauve pour le fauve, a entendu chanter avec étonnement les hymnes composées par l'auteur du culte liturgique des Divins Coeurs. Son souvenir emplit notre maison, son portrait orne nos pauvres baraques, l'un d'eux domine notre autel et ses oeuvres sont le luxe de notre pauvre bibliothèque.

Que notre fondateur reçoive les fleurs du Sarare, celle de notre pauvreté celle des difficultés d'une oeuvre naissante, celle des sacrifices que nous impose la séparation des frères que nous aimons, mais surtout, les âmes de nos pauvres Tunebos, sur lesquelles il fait, par son intercession, vivre et régner le coeur aimant et le nom très doux de Jésus et de Marie."

Après trois ans de service, nommé au séminaire de Santa Rosa le P. Henrique quitta le Sarare, mais en emportant la mission dans son coeur. Des années après, il fut nommé "procureur de la Mission" à Bogota. Il s'appliqua donc à servir la mission tunebo et à fonder dans la capitale une maison comme point d'appui des soeurs missionnaires il continua à chercher pour elle des ressources financières, et retourna souvent durant ses congés prêcher des retraites aux missionnaires, aux colons et parler à ses chers tunebos. Il était tellement obsédé par son Sarare que, quand, en janvier 1935, on annonça que la Sarre redevenait allemande, le P. Henrique pâlit et demanda ce qu'Hitler venait faire au Sarare!

En 1945 la mission du Sarare devint Préfecture apostolique, et le Padre Henrique en fut nommé le procureur à Bogota, par Mgr. Luis E. Garcia, qui avait été son élève au petit séminaire.

Le P. Henri Rochereau est mort en 1967 des suites d'un coma diabétique. Dans son délire le mourant faisait encore le geste de se signer tout en prononçant des paroles que les assistants crurent reconnaître comme du langage Tunebo. Se retrouvait-il encore auprès de ses chers indiens?